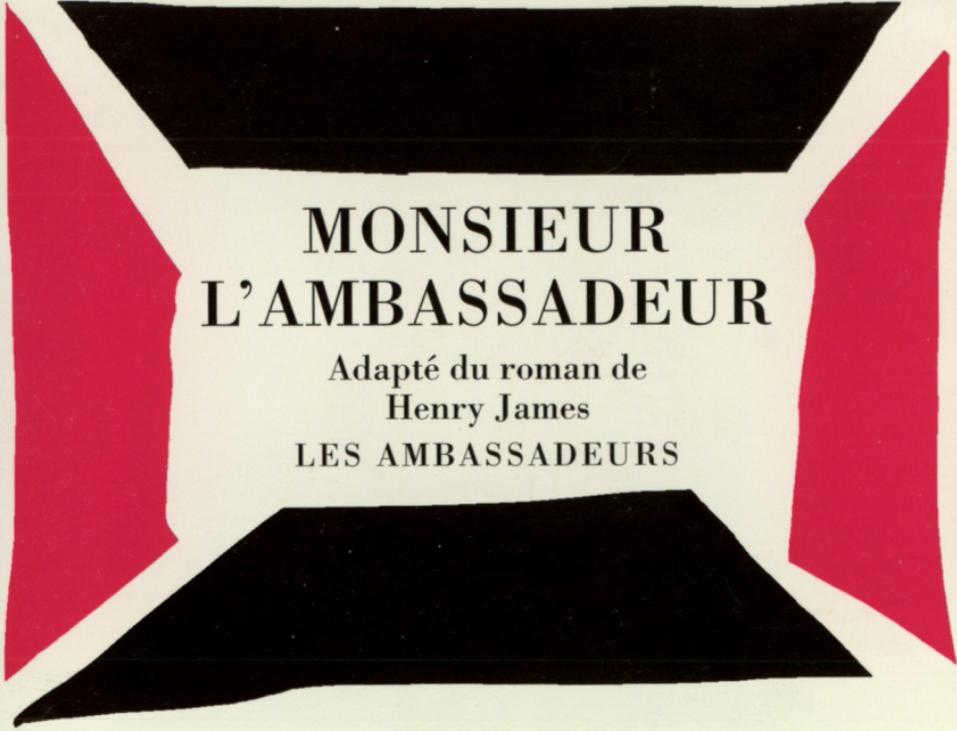


MICHEL MOHRT

de l'Académie française



MONSIEUR
L'AMBASSADEUR

Adapté du roman de
Henry James

LES AMBASSADEURS

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

THÉÂTRE FRANÇAIS
ET DU MONDE ENTIER

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

*Théâtre français
et du monde entier*

Michel Mohrt

de l'Académie française

*Monsieur
l'Ambassadeur*

ADAPTÉ DU ROMAN DE

HENRY JAMES

Les Ambassadeurs

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

Maurice Blanchot s'est émerveillé de l'insistance que met Henry James à trouver des sujets de romans. Cette chasse au sujet (une anecdote racontée par sa voisine de table, dans un dîner, et qu'il note le soir même), cette hantise du canevas dont les *Carnets* nous apportent la révélation, ont, en effet quelque chose d'absurde. Qu'est-ce que le sujet d'un roman? Il n'a, au fond, aucune importance : c'est le traitement que lui fait subir l'écrivain qui compte.

Mais James a besoin d'un sujet, on pourrait dire d'un scénario (il parle du « divin principe du scénario »), car c'est lui qui donne le branle à son imagination et lui permet d'opposer ses personnages les uns aux autres, de voir les passions évoluer, dans des scènes qui ont le mouvement de scènes de théâtre.

James a écrit pour le théâtre, sans que ses pièces remportent aucun succès. Quand, dégoûté de la scène, il est revenu au roman, les œuvres nouvelles, en dépit de leur forme, de leur longueur (dues peut-être au fait que l'écrivain a dicté les dernières d'entre elles), sont marquées par l'esthétique du théâtre. Henry James veut écrire *Les dépouilles de Poyton* en « trois

actes ». Et, à propos de *La coupe d'or*, il écrit : « Je me rends compte [...] que la technique de la scène est mon absolu, mon impératif, mon seul salut. De plus en plus m'attacher à la marche de l'action. »

Cette importance de l'esthétique théâtrale sur l'œuvre a frappé plus d'un écrivain et plusieurs pièces de théâtre ont été adaptées des romans de James : *Le tour d'écrou*, qui eut à New York un grand succès; *Les papiers d'Aspern*. À ma connaissance, aucune pièce n'a été tirée des *Ambassadeurs*. Quand j'ai lu le roman, j'ai été frappé par la comédie d'intrigues dissimulée sous les longues préparations, les analyses des motifs des personnages. Ceux-ci se rencontrent au cours de scènes dialoguées. Il suffisait d'extraire ces scènes du contexte pour retrouver le fil (ou plutôt les fils, car ils sont nombreux et emmêlés) des intrigues qui se croisent.

La pièce qu'on va lire a été écrite alors que je n'avais publié que trois romans; que je cherchais encore la forme qui me convînt; que j'étais tenté par certaines techniques du « nouveau roman ». J'écrivais cette pièce, un peu comme un jeune peintre va copier un chef-d'œuvre de Vélasquez ou de David, pour apprendre son art. Privée de ses préparations, l'action est plus resserrée. J'ai respecté la plupart des dialogues, me contentant parfois d'ajouter une phrase ou deux pour forcer le trait, accentuer une attitude ou une déclaration, de façon que le spectateur comprenne mieux les rapports entre les personnages. Ces rapports restent subtils et bien des choses sont encore à deviner, de ce qu'ils éprouvent les uns pour les autres. Mais il fallait faire « passer la rampe » à quelques répliques essentielles.

Il fallait aussi déplacer certaines scènes, pour les

situer dans des lieux différents, ce qui a permis d'imaginer seulement deux décors. C'est au cours d'une promenade en canotage sur une rivière près de Paris que Chad et Marie de Vionnet sont surpris par Strether qui se promène là par hasard (ce hasard qui joue un rôle si important dans la plupart des romans et des nouvelles de James) : j'ai situé la scène, avec autant de vraisemblance, au cours d'une soirée chez Maria Gostrey. J'ai aussi supprimé le personnage de Waymarsh.

J'aurais pu tenter d'intéresser à la pièce un metteur en scène, un grand acteur que le rôle de Strether aurait séduit. Je ne connais personne dans le monde du théâtre et j'ai donc décidé de publier la pièce, comme j'ai publié *Un jeu d'enfer*, adapté pour la télévision par Marcel Cravenne. Peut-être se trouvera-t-il un homme de théâtre pour avoir l'envie de monter cette pièce? Le plaisir que j'éprouverais à la voir jouée s'ajouterait alors (du moins, je l'espère) à celui que j'ai eu à l'écrire.

... Mais le lecteur peut s'amuser à imaginer ce spectacle dans un fauteuil.

Juillet 1991

P.-S. J'ai utilisé, en grande partie, l'excellente traduction du roman par Georges Bellefond (éd. Laffont).

Monsieur l'Ambassadeur

ADAPTÉ DU ROMAN
DE HENRY JAMES

Les Ambassadeurs

PERSONNAGES

STRETHET, 58 ans

BILHAM, 28 ans

CHAD NEWSOME, 31 ans

JIM POCOCK, 38 ans

MARIA GOSTREY, 48 ans

MARIE DE VIONNET, 40 ans

JEANNE DE VIONNET, 20 ans

SALLY POCOCK, 35 ans

MAMIE POCOCK, 19 ans

Valets de l'hôtel; Serveurs du cocktail

(J'ai donné aux personnages un âge approximatif, suggéré par l'intrigue et les rapports qui s'établissent entre eux. Mais cet âge n'est pas précisé dans le roman.)

ACTE I

Un salon dans l'appartement de Strether, dans un grand hôtel parisien.

Dans les années du début du siècle, en plein modern style qui a présidé à la décoration de la pièce : vase de Gallé, meubles de bois laqué gris, paravents... La fenêtre ouvre sur un balcon d'où l'on peut voir un panorama de la ville.

Au lever du rideau, Maria Gostrey en tailleur de chez Worth, toque, voilette, robe entravée, face-à-main, feuillette un magazine posé sur une table, de ses doigts gantés.

Entre Strether, Américain de la Nouvelle-Angleterre, d'allure distinguée : redingote grise, cravate-plastron piquée d'une perle, fleur à la boutonnière, guêtres, lorgnon à la Roosevelt (l'oncle) dont il joue comme d'un monocle.

SCÈNE I

MARIA GOSTREY, STRETHER

STRETHER : Comme c'est gentil à vous d'être venue. J'étais désespéré quand j'ai appris que vous n'étiez pas à Paris. Il semble qu'il n'y ait personne à Paris, en cette saison.

MARIA : Ma première visite est pour vous. Depuis quand êtes-vous arrivé?

STRETHER : Dix jours. Dix jours de perdus, puisque vous n'étiez pas là.

MARIA : Comment va le Massachusetts?

STRETHER, *faisant la grimace* : Toujours égal à lui-même, toujours ennuyeux! Eh bien, vous voilà avec un habitant de Woollett, Massachusetts, sur les bras. Et qui a du retard à rattraper! Que peut-on faire d'un individu dans mon genre?

MARIA : Rassurez-vous. Vous n'êtes pas le premier de mes compatriotes que j'aurai débrouillé dans cette ville. C'est ma mission sur cette terre, de faire connaître Paris.

STRETHER : J'attends beaucoup de vous. Quand vous saurez le but de mon voyage...

MARIA : Mais... De me revoir, je suppose?

STRETHER : Bien sûr. Mais il y a autre chose... Une affaire d'ordre... privé, qui est à la source de ce voyage.

MARIA : Trop privé pour qu'on en parle?

STRETHER : Non... Mais une affaire compliquée. Je vous raconterai tout.

MARIA, *moqueuse* : Est-ce que vraiment *elle* vous poursuit de ses assiduités au point que vous ayez dû la fuir jusqu'en Europe?

STRETHER, *gêné* : Qui, elle? Mrs Newsome? Oh!... Vous voulez dire que j'ai fui Mrs Newsome?

MARIA : Toute la Nouvelle-Angleterre connaît l'amitié que vous porte Mrs Newsome... Mais peut-être est-ce vous, au contraire, qui lui courez après? De sorte que Mrs Newsome serait aussi à Paris?

STRETHER, *effrayé* : Non! non, grâce au ciel!... Elle est bien là où elle est, à Woollett, Massachusetts. En fait, elle a pensé venir, mais c'est moi qui suis venu à sa place. En ambassade, si vous voulez... Et pour traiter une affaire la concernant.

MARIA, *piquée* : Autrement dit, c'est bien pour elle que vous avez fait ce voyage.

STRETHER : Mais certainement!

MARIA : Alors, pourquoi dire que c'est pour moi?

STRETHER : C'est pour les deux!

MARIA, *s'asseyant et indiquant qu'elle est prête à écouter* : Racontez-moi tout. Le plus tôt sera le mieux. Et si vous voulez que je vous aide dans votre ambassade, ne me cachez rien.

STRETHER : Vous savez que mon amie Mrs Newsome a un fils, Chad, qui habite Paris depuis plus de trois ans, et...

MARIA, *soudain comprenant* : Ah! c'est donc cela!

STRETHER : Quoi, cela?

MARIA : Je crois que je devine : Chad est un jeune homme sur qui sa mère a fondé de grands espoirs, mais une mauvaise femme a jeté le grappin sur lui,

ici à Paris, ce lieu de perdition. Et vous êtes chargé de ramener Chad en Amérique... Mais êtes-vous sûr que ce soit une mauvaise femme?

STRETHETTER, *catégorique* : Absolument. Nous en sommes sûrs. Cette femme est la bassesse, la vénalité mêmes... Elle sort du ruisseau. Elle n'en veut qu'aux dollars de ce malheureux garçon.

MARIA : Vous m'en direz tant! Eh bien, quelle sorte de garçon est-ce?

STRETHETTER : Un faible. Un jouisseur... J'ai la plus mauvaise opinion de lui. Il a toujours eu beaucoup d'argent et n'a jamais rien fait... que des bêtises. Mais cela doit changer. L'affaire a besoin de lui.

MARIA : Parce qu'il y a une affaire?

STRETHETTER : Une usine, oui. Production massive. Grande industrie... Une affaire qui, si on s'en occupe comme il faut, est en passe de conquérir tout le marché. Ce que fabrique l'usine, ce n'est rien : une babiole... Mais d'une qualité supérieure.

MARIA : Et c'est quoi, cet article?

STRETHETTER, *éludant la question* : Je vous le dirai une autre fois.

MARIA : Pourquoi pas maintenant? Est-ce quelque chose de ridicule? Un objet dont il soit indécent de parler?

STRETHETTER : Pas du tout. Nous en parlons souvent entre nous... Nous ne manquons ni de familiarité, ni de hardiesse sur ce point... Seulement, c'est d'une banalité touchant au ridicule. Un objet d'usage domestique si courant que cela manque de... comment dire? De dignité... Ou de la plus petite ombre de distinction.

MARIA : Un objet ridicule, dites-vous? Des épingles de nourrice? Du carbonate de soude? Du cirage?

STRETHER, *riant* : Vous ne brûlez même pas!

MARIA : Eh bien, tant pis : je ne pourrai donc jamais mesurer la vulgarité de cet objet... Mais, j'y songe : c'est peut-être parce que votre industrie est si vulgaire, que Chad refuse de rentrer? Il est peut-être sensible à l'infamie de la chose?

STRETHER : Il n'est pas sensible, en tout cas, à l'infamie de l'argent qui en revient!

MARIA : Pour moi, ce garçon refuse de rentrer parce qu'il a honte.

STRETHER : Allons donc!

MARIA : Quelle explication donne-t-il de son attitude?

STRETHER : Aucune. Il nous ignore, tout simplement. Il n'écrit pas.

MARIA, *songeuse* : À mon avis, il a pu lui arriver deux sortes de choses : il a pu s'abêtir, ou il a pu s'affiner.

STRETHER : Est-ce un raffinement que de ne pas répondre aux lettres de sa mère?

MARIA : Le plus grand de tous, dirai-je! Mais, dites-moi, quel avantage avez-vous, *vous*, à réussir dans votre ambassade?

STRETHER : Des tas d'avantages. Mais je veux surtout installer ce garçon dans la vie.

MARIA : Ah! nous y sommes : vous voulez le ramener en Amérique pour le marier... Et avec qui?

STRETHER : Avec la belle-sœur de sa sœur.

MARIA : Sa propre nièce?

STRETHER : Je vous laisse le soin d'établir leur degré de parenté.

MARIA : Mais, j'imaginai que vous les vouliez purs et sans tache, dans le Massachusetts, les jeunes gens que vous destiniez à vos jeunes filles.

STRETHETTER : Je le croyais aussi. Mais tout change! Nous nous adaptons à l'esprit du siècle. Depuis que l'esprit du siècle pousse nos jeunes gens à venir à Paris, nous devons les prendre comme ils sont.

MARIA : Mais je reviens à ma question : qu'est-ce que *vous*, vous gagnez au succès de l'opération?

STRETHETTER : Oh! moi, je n'ai rien à gagner.

MARIA : Et qu'est-ce que vous perdez, en cas d'échec?... Mrs Newsome peut-être?

Strether ne répond pas.

MARIA : Depuis dix jours que vous êtes à Paris, êtes-vous entré en campagne? Avez-vous appris quelque chose sur cette femme, sur sa liaison avec Chad?

STRETHETTER : Chad est invisible. Dès mon arrivée, je me suis rendu à son appartement, boulevard Malesherbes. Un appartement charmant d'ailleurs. Meublé avec goût. Quelques jolis tableaux, un peu... disons modernes, pour mon goût. J'ai trouvé là un ami de Chad, un certain Bilham qui barbouille des toiles du côté de Montparnasse... Il m'a dit que Chad était à Cannes et devait rentrer ces jours-ci... J'ai convoqué Mr Bilham aujourd'hui, pour lui tirer les vers du nez.

MICHEL MOHRT

MONSIEUR L'AMBASSADEUR

adapté du roman de Henry James

LES AMBASSADEURS

Henry James a écrit pour le théâtre, sans que ses pièces remportent aucun succès. Quand, dégoûté de la scène, il revient au roman, les œuvres nouvelles sont marquées par l'esthétique du théâtre. Plusieurs de ces romans ont été adaptés à la scène : *Le tour d'écrou*, *Les papiers d'Aspern*. A ma connaissance, aucune pièce n'a été tirée des *Ambassadeurs*. Je me suis amusé à dégager la comédie d'intrigues et de caractères, dissimulée sous les préparations et les analyses de ce grand roman, l'un des plus remarquables de l'écrivain.

M. M.



Extrait de la publication

92-II A 72545

ISBN 2-07-072545-6

72 FF tc